



Du même auteur, chez le même éditeur :

Le Chant de l'oiseau de nuit

1. *Le procès de la sorcière* (2008)
2. *Le visage du mal* (2008)

ROBERT MCCAMMON

# LE VISAGE DU MAL

Le Chant de l'oiseau de nuit – tome 2

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Benoît Domis

*L'Ombre de Bragelonne*

Collection *L'Ombre* de Bragelonne dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Le traducteur remercie Daniel Conrad pour son aide précieuse.

Titre original: *Speaks the Nightbird 2 – Evil Unveiled*

Copyright © 2002 by The McCammon Corporation

Tous droits réservés, incluant les droits de reproduction de tout ou partie de l'œuvre sous toute forme.

© Bragelonne 2008, pour la présente traduction.

Illustration de couverture :

© FBDO

ISBN: 978-2-35294-219-1

Bragelonne  
35, rue de la Bienfaisance – 75008 Paris

E-mail: [info@bragelonne.fr](mailto:info@bragelonne.fr)  
Site Internet: <http://www.bragelonne.fr>

*À Hunter Goatley*



Décidez ce qui fait la grandeur d'un être,  
Et dites-vous, de moi,  
La sienne fut d'avoir de tels amis.

William Butler Yeats

Traduction d'Yves Bonnefoy, « En revoyant la galerie municipale »  
in *Quarante-Cinq Poèmes*, Gallimard, coll. « Poésie ».





# 1

**M**atthew entendait le bruit de l'océan en colère. Non loin du marais où il avançait avec grande difficulté, les déferlantes s'écrasaient contre les îles et les bancs de sable exposés. Devant lui, et presque à la limite de sa perception, se trouvait son marcheur nocturne – une tache sombre et mouvante au sein des ténèbres – qu'il aurait déjà perdu sans l'assistance du clair de lune orange pâle – une maigre source d'éclairage que lui disputait tout de même jalousement un défilé de nuages.

L'homme était déjà venu par là, il en avait la certitude. Et plus d'une fois, comme en témoignaient son allure rapide et son assurance, sans même le bénéfice d'une lanterne. Matthew parvenait à le suivre à travers les herbes qui lui arrivaient à la taille et la boue qui collait à ses chaussures, mais cette expédition se révélait très pénible.

Ils avaient laissé Fount Royal loin derrière eux. Matthew estimait qu'ils avaient dû parcourir environ quatre cents mètres depuis la tour de guet, qu'ils avaient aisément contournée en coupant à travers la pinède. Si le gardien ne dormait pas – ce dont Matthew doutait sérieusement –, son regard avait vraisemblablement été tourné vers l'océan. D'ailleurs, quel individu sain d'esprit irait s'aventurer dans ce borbier en plein milieu de la nuit ?

Le marcheur nocturne avait un but bien précis, qui suffisait à lui donner des ailes. Matthew entendit un bruissement dans l'herbe sur sa droite ; imaginant quelque chose de gros et plutôt

menaçant, il puisa dans ses réserves afin d'accélérer son allure. Mais comme il devait le découvrir l'instant d'après, son pire ennemi était le marais lui-même. Il s'enfonça dans une mare peu profonde qui se referma autour de ses genoux et faillit bien l'envoyer s'étaler. La boue au fond de la mare s'accrocha à ses chaussures et Matthew ne recouvra sa liberté qu'au prix d'une extrême ténacité. Une fois hors de l'eau, il prit conscience qu'il avait perdu la trace de sa proie. Il fouilla l'obscurité du regard, à droite et à gauche, mais la nuit avait bel et bien laissé tomber son rideau.

Néanmoins, il croyait savoir plus ou moins vers où l'homme se dirigeait. Il se remit en route, regardant avec plus d'attention où il mettait les pieds. Le marais apparaissait vraiment comme un endroit semé d'embûches. Pour les éviter avec autant de facilité, son marcheur nocturne n'en était vraisemblablement pas à sa première visite. Matthew songea qu'il avait sans doute établi une carte de son itinéraire, avant de la mémoriser.

Au bout de trois ou quatre minutes, il dut se rendre à l'évidence : aucun signe de mouvement. Il regarda par-dessus son épaule et s'aperçut que sa route l'avait entraîné près d'un promontoire. Une ligne sombre constituée de pins et de chênes le séparait à présent de la tour de guet qui devait se trouver à plus de un kilomètre. Devant, toujours plus de terrains marécageux. Il se demanda s'il devait revenir sur ses pas ou continuer à avancer. Autour de lui, il ne parvenait guère qu'à distinguer différentes nuances de noir, alors à quoi bon ? Il fit encore quelques pas, puis s'arrêta et scruta l'horizon. Des moustiques, assoiffés de sang, bourdonnaient à ses oreilles. Des grenouilles coassaient dans les joncs. Mais nul signe de la présence d'un autre être humain.

Qu'est-ce qui pouvait bien attirer quelqu'un dans cet endroit ? Un paysage de désolation, une région encore à l'état sauvage et, à part quelques Peaux-Rouges, pas âme qui vive entre ici et Charles Town. Que cherchait donc à accomplir le marcheur nocturne ?

Matthew leva les yeux vers les bannières d'étoiles. Le ciel et l'horizon semblaient si vastes que c'en était effrayant. L'océan, aussi, ce continent obscur... Debout sur cette côte, un monde

inconnu derrière lui, il ressentit une réelle angoisse, comme si son équilibre et sa place même sur cette terre étaient remis en question par une telle immensité. À cet instant, il comprit le besoin qu'avaient les hommes de bâtir des villes et des villages, et de les entourer de murs – pas seulement pour se protéger des Indiens ou des bêtes sauvages, mais aussi afin de maintenir l'illusion de leur contrôle sur un monde bien trop vaste pour être conquis.

Brusquement, il fut tiré de sa méditation. Quelque part en mer, deux lumières clignotèrent l'une après l'autre.

Alors qu'il allait repartir vers Fount Royal, Matthew s'immobilisa. Quelques secondes s'écoulèrent. Puis, de nouveau, deux lumières clignotèrent.

À une cinquantaine de mètres de l'endroit où il se tenait, une lanterne apparut. Matthew sentit son cœur manquer un battement. Brandie à bout de bras, elle fut agitée d'avant en arrière, avant de disparaître – dissimulée, soupçonna Matthew, sous la cape du marcheur nocturne. Ce dernier avait dû s'accroupir pour gratter une allumette et allumer la bougie, à moins qu'il l'ait fait à l'abri des replis de sa cape. Quoi qu'il en soit, le signal avait obtenu une réponse.

Matthew s'abaissa, se plaçant sous la protection qu'offraient les herbes hautes, ne laissant dépasser que ses yeux. Il voulait voir cela de plus près; prudemment, il commença à avancer en silence vers l'endroit où la lanterne avait fait son apparition. Il songea que, dans sa posture actuelle, s'il piétinait un reptile venimeux, les crochets de ce dernier s'enfonceraient dans une partie de son anatomie d'une valeur inestimable. Il s'approcha à moins d'une dizaine de mètres de l'homme à la cape noire et fut obligé de s'arrêter quand les herbes hautes se firent plus rares. L'homme se tenait sur une étendue de sable bien tassé, à quelques mètres des vagues écumeuses de l'Atlantique. Il attendait, le visage tourné vers l'océan, la lampe cachée sous sa cape.

Matthew patienta, lui aussi. Au bout d'une dizaine de minutes au cours desquelles l'homme arpenta la plage, mais sans jamais quitter son poste, une forme sembla émerger de l'obscurité de l'océan. Quand elle arriva en vue de la côte, Matthew vit enfin qu'il s'agissait d'un bateau à rames, peint en noir ou en bleu foncé.

Trois hommes se trouvaient à bord, tous portaient des vêtements de couleur sombre. Deux d'entre eux sautèrent dans le ressac et tirèrent l'embarcation sur le rivage.

Matthew comprit que la barque provenait vraisemblablement d'un vaisseau plus grand qui croisait au large. *J'ai trouvé l'espion espagnol*, pensa-t-il.

— Bien le bonjour ! s'exclama l'homme resté à bord, avec un accent aussi peu espagnol que possible. (Il posa le pied sur le sable.) Comment ça va ?

Le marcheur nocturne répondit, mais sa voix était si basse que Matthew n'entendit qu'un murmure.

— Sept, cette fois, dit le marin. Ça devrait vous suffire. Sortez-les ! ordonna-t-il aux deux autres hommes, qui se mirent à décharger ce qui avait l'apparence de seaux en bois. Au même endroit ? demanda-t-il au marcheur, qui acquiesça d'un signe de la tête. Vous avez vos petites habitudes, pas vrai ?

Le marcheur nocturne sortit la lanterne de sous sa cape et, dans la lueur jaune, Matthew distingua son visage de profil.

— De *bonnes* habitudes, précisa sévèrement Edward Winston. Assez bavardé : enterrez-les, et qu'on en finisse.

Il baissa la lampe qui lui avait servi à montrer à son interlocuteur qu'il n'était pas d'humeur à lambiner.

— C'est bon, c'est bon ! (Le marin se pencha et retira deux pelles de son bateau. Puis il remonta la plage jusqu'en bordure des herbes hautes – ce qui l'amena à moins de cinq mètres de la cachette de Matthew. Il s'arrêta devant un bosquet de palmiers élancés.) C'est là que vous voulez les mettre ?

— Ça ira, dit Winston qui le suivait.

— Apportez-les ici ! commanda l'homme à son équipage. Plus vite que ça, on n'a pas toute la nuit !

Les seaux, apparemment scellés, furent transportés à l'endroit désigné ; il tendit les pelles aux deux autres hommes, qui commencèrent à creuser le sable.

— Vous savez où trouver la troisième pelle, monsieur Rawlings... , fit Winston. Que diriez-vous de leur prêter main-forte ?

— Je suis pas un foutu larbin, rétorqua Rawlings avec aigreur. C'est moi le chef !

— Permettez-moi d'être d'un autre avis. Vous êtes bien un larbin et M. Danforth est votre patron. Je suggère que vous gagniez l'argent qu'il vous paie.

— C'est bien peu d'argent, monsieur! Trop peu, pour toute une nuit de travail!

— Plus vite vous les aurez enterrés, plus vite vous serez rentrés chez vous.

— Pourquoi les enterrer, d'abord? Qui va venir les chercher ici?

— Deux précautions valent mieux qu'une. Maintenant, cessez de discuter, mettez-moi un seau de côté et les autres sous le sable.

Grommelant tout bas, Rawlings tâtonna prudemment entre les palmiers et saisit une pelle à manche court qui avait été cachée là. Matthew l'observa pendant qu'il commençait à creuser au même rythme que ses compagnons.

— Et la sorcière? demanda-t-il à Winston tout en travaillant. Quand est-ce qu'on la pend?

— Ce n'est pas la corde qui l'attend, mais le bûcher. Je crois que ce n'est plus qu'une question de jours.

— Alors ce n'est aussi plus qu'une question de jours pour vous et Danforth, pas vrai?

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde! lâcha sèchement Winston. Pas besoin de les enfouir profondément, mais faites en sorte qu'ils soient bien recouverts.

— Comme vous voulez! Du nerf, vous deux! Je n'ai pas envie de rester plus longtemps que nécessaire dans le pays de Satan. Vous non plus, n'est-ce pas?

Winston grogna.

— Ici ou ailleurs, Satan est chez lui partout, vous ne croyez pas?

Il se donna une claque sonore sur le côté gauche du cou, exécutant une de ces bestioles suceuses de sang.

En seulement quelques instants, un trou fut ouvert, six seaux y furent déposés et recouverts de sable. Rawlings semblait passé maître dans l'art de feindre l'effort, le visage crispé et le souffle court quand cela s'avérait nécessaire, mais il aurait tout aussi bien

pu tenir une cuiller, vu la quantité de sable qu'il soulevait avec sa pelle. Une fois les seaux enfouis, Rawlings recula d'un pas et s'épongea le front avec son avant-bras.

— Une bonne chose de faite! s'exclama-t-il, comme s'il se félicitait lui-même. (Il replaça l'outil dans sa cachette, parmi les palmiers, et gratifia Winston, qui se tenait tout près et l'observait en silence, d'un large sourire.) Je suppose que c'est notre dernier voyage?

— Je crois que nous devrions continuer encore un mois, dit Winston.

Le sourire de Rawlings s'effaça.

— Qu'est-ce que vous allez en faire, puisqu'elle va brûler d'ici là?

— Je trouverai bien. Dites à M. Danforth que j'attendrai son chargement à l'heure habituelle.

— Comme Votre Majesté voudra! (Rawlings se fendit d'une parodie de révérence et ses deux acolytes éclatèrent de rire.) Pas d'autre message à destination du royaume?

— Nous en avons terminé pour cette fois, répliqua froidement Winston.

Saisissant le septième seau, mis de côté, par sa poignée en fil de fer, il se tourna brusquement vers Matthew – qui s'aplatit instantanément sur le sol – et commença à marcher à travers les herbes hautes.

— Je n'ai jamais vu quelqu'un mourir sur le bûcher! l'interpella encore Rawlings. N'en manquez pas une miette, vous me raconterez!

Winston ne répondit pas et continua sa route qui lui fit emprunter, au grand soulagement de Matthew, une diagonale située à trois ou quatre mètres à l'ouest de l'endroit où il se trouvait. Puis Winston le dépassa, tenant sa lanterne sous sa cape et près du sol, afin de mieux voir où il mettait les pieds. Matthew supposa qu'il éteindrait la bougie bien avant d'arriver en vue de la tour de guet.

— Regardez-le faire son petit saint! Je pourrais le mettre KO avec mon petit doigt! se vanta Rawlings auprès de ses compagnons, après que Winston fut parti.

— Tu pourrais le mettre KO rien qu'avec ton haleine! répondit l'un des hommes, et l'autre s'esclaffa.

— T'as raison! Allez, fichons le camp d'ici! Dieu merci, le vent nous est favorable cette nuit!

Matthew leva la tête et observa les hommes qui regagnaient leur embarcation. Ils la poussèrent depuis le rivage, Rawlings grimpa à bord le premier, aussitôt suivi par ses deux acolytes, qui s'emparèrent des rames – pas une tâche digne du grand chef. Puis la barque s'éloigna à travers l'écume du ressac, avant d'être rapidement engloutie par les ténèbres.

Matthew savait que s'il attendait suffisamment longtemps et gardait les yeux bien ouverts, il obtiendrait probablement la preuve de la présence d'un navire plus grand au mouillage, quelque part au large – peut-être le flamboiement d'une allumette allumant une pipe, une tache de clair de lune sur une voile gonflée. Mais il n'en avait ni le temps ni l'envie. Savoir qu'un bateau à rames ne pouvait pas effectuer une traversée en mer lui suffisait.

Il regarda dans la direction qu'avait prise Winston pour rentrer à Fount Royal. Persuadé d'être enfin seul, Matthew abandonna sa posture défensive et se redressa, bien décidé à passer à l'offensive. Il trouva l'endroit où les seaux avaient été enfouis et, après s'être écorché la main sur deux épines de palmier, finit par agripper le manche de la pelle cachée dans le bosquet.

Suivant les instructions de Winston, les seaux n'avaient pas été enterrés très profondément. Matthew voulait simplement en récupérer un. De fabrication simple, celui qu'il choisit avait son couvercle scellé par une couche de goudron. Matthew estima qu'il devait peser entre trois et quatre kilos. À l'aide de la pelle, il reboucha le trou, remit l'outil à sa place et repartit vers Fount Royal avec le seau.

Le trajet de retour ne se révéla pas moins pénible que l'aller. Il prit conscience qu'il n'avait pas les clés pour entrer chez Bidwell en pleine nuit et qu'il lui faudrait sans doute sonner à la porte. Voulait-il vraiment que quelqu'un le voie avec ce seau à la main? Quel que soit le jeu que jouait Winston, Matthew ne souhaitait pas qu'il sache que sa chance avait tourné. Il faisait une relative

confiance à Mme Nettles, mais, à ce stade, il se méfiait de tous les habitants de cette fichue ville. Question : que faire du seau ?

Une idée lui vint, mais qui le forcerait à s'en remettre pleinement à une personne. Deux, s'il comptait la femme de Goode. Il avait hâte de découvrir le contenu du seau et Goode disposerait probablement des outils nécessaires pour l'ouvrir.

Avec une gratitude infinie, Matthew laissa le marais derrière lui, se faufila dans la pinède afin d'éviter la tour de guet, et se présenta bien vite à la porte de John Goode. Il toqua aussi discrètement que possible, mais le bruit lui parut épouvantablement fort – il avait dû réveiller tous les esclaves aux alentours. À son grand dépit, il dut frapper une seconde fois – plus fort – avant qu'une tache de lumière fasse briller la toile cirée qui obstruait la fenêtre.

La porte s'ouvrit. Une bougie apparut et, au-dessus, le visage endormi de Goode. Il s'était préparé à se montrer rien moins que courtois envers quiconque venait le déranger à une heure pareille, mais quand il aperçut, d'abord la peau blanche, puis les traits de son interlocuteur, il se reprit.

— Oh... monsieur ?

— J'ai besoin de votre aide, expliqua Matthew en brandissant le seau. Puis-je entrer ?

Une question de pure forme, bien sûr.

— Qu'est-ce que c'est ? s'inquiéta May depuis leur grabat, alors que Goode refermait la porte derrière Matthew.

— Rien qui te concerne, répondit-il en allumant une deuxième bougie à l'aide de la première. Rendors-toi.

Elle se retourna et tira une couverture râpée sur ses épaules.

Goode posa les deux bougies sur la table et Matthew plaça le seau entre eux.

— Je reviens à l'instant du marais, où j'ai suivi un certain monsieur, expliqua-t-il. Je n'entrerai pas dans les détails, mais il conserve plusieurs de ces seaux enterrés là-bas. Je veux découvrir ce qu'ils contiennent.

Goode effleura des doigts le couvercle scellé au goudron. Il souleva le seau et tourna le fond vers la lumière. Un fer y avait marqué la lettre K et, en dessous, les lettres *CT*.



— La marque du fabricant, précisa-t-il. Apparemment, ça vient d'un tonnelier de Charles Town.

Il regarda autour de lui, en quête d'un outil, et mis la main sur un solide couteau. Puis il entreprit d'écailler le goudron sous les yeux d'un Matthew contenant à grand-peine son impatience. Quand il en eut retiré suffisamment, il glissa la lame sous le couvercle et s'en servit comme d'un levier. Le couvercle céda rapidement et Goode le retira.

Avant même de voir ce que dissimulait le seau, les deux hommes furent assaillis par la puanteur qui s'en dégageait.

— Oh là là ! fit Goode en fronçant le nez.

Matthew reconnut l'odeur du soufre, mêlée à celles de l'huile de pin et du goudron frais. Le contenu du seau ressemblait à de la peinture noire.

— Puis-je emprunter votre couteau ? demanda le jeune homme. (Il touilla la préparation à l'odeur fétide et fit apparaître des traînées jaunes de soufre. Il commençait à comprendre et cela ne lui plaisait pas du tout.) Auriez-vous une casserole où nous pourrions verser un peu de cette mixture ? Une cuiller aussi ? (Goode lui fournit une poêle en fer et une louche en bois. Matthew déposa un peu du mélange dans le récipient, juste de quoi en recouvrir le fond.) Bien ! Voyons cela à présent !

Il saisit une bougie et approcha la flamme de la poêle.

Dès que la mèche entra en contact avec la substance, cette dernière s'enflamma, produisant une flamme bleutée et une chaleur telle que Matthew et Goode durent reculer. Il y eut aussi de petits crépitements quand quelques additifs plus inflammables s'enflammèrent à leur tour. Matthew prit la poêle et l'approcha de la cheminée pour permettre l'évacuation des fumées. Même avec une si petite quantité, la chaleur sur sa peau était considérable.

— Un vrai brouet du diable, pas vrai ? demanda Goode.

— Non, c'est l'œuvre des hommes, répondit Matthew. De chimistes diaboliques, tout au plus. On appelle cela le feu grégeois – une arme fréquemment utilisée dans les guerres navales de l'Antiquité. Les Grecs en fabriquaient des bombes et les projetaient à l'aide de catapultes.

— Les Grecs? De quoi vous parlez, monsieur? Euh... Je comprends pas, monsieur.

— Oh! Ce n'est pas grave. Je crois que l'usage auquel est destiné ce produit est clair. Notre aventurier des marais aime jouer avec le feu.

— Monsieur?

— Notre ami, enchaîna Matthew en observant la combustion qui continuait dans la poêle, semble avoir un faible pour les incendies. Avec un tel produit chimique, il peut même mettre le feu à du bois humide. Il lui suffit d'en badigeonner les murs et le plancher d'une maison, puis de l'enflammer en quelques endroits stratégiques... Les pompiers n'ont aucune chance...

— Vous pensez que... (Goode commençait à comprendre.) Cet homme a utilisé ça pour déclencher des incendies à Fount Royal?

— Tout juste. Sa dernière cible: l'école. (Matthew plaça la poêle parmi les cendres du foyer.) Je n'ai aucune idée de ses motivations, mais le fait que ce seau a été fabriqué à Charles Town et secrètement acheminé par la mer en dit long sur sa loyauté.

— Par la mer? (Il fixa longuement Matthew du regard.) Vous savez qui est cet homme, n'est-ce pas?

— Oui, mais il est trop tôt pour que je révèle son nom. (Matthew retourna à la table et remit le couvercle sur le seau en poussant fermement.) J'ai un service à vous demander. Puis-je vous le confier pour une courte période?

Goode regarda le seau avec appréhension.

— Il va pas exploser au moins?

— Non, sans flamme, aucun risque. Gardez-le fermé et loin du feu. Enveloppez-le dans quelque chose et traitez-le avec le même soin que votre violon.

— Bien monsieur, fit-il avec hésitation. Mais mon violon ne risque pas d'exploser, lui.

À la porte, Matthew le mit encore en garde.

— Pas un mot de tout cela. À personne. Si on vous pose la question, je ne suis jamais venu chez vous.

Goode avait pris les bougies afin de les éloigner d'une puissance aussi destructrice.

— Bien monsieur. Mais... euh... vous allez revenir le chercher, n'est-ce pas ?

— C'est promis. Bientôt, j'espère.

Mais pas avant d'avoir déterminé la raison exacte qui poussait Edward Winston à brûler la ville de son employeur, aurait-il pu ajouter.

— Le plus tôt sera le mieux, insista Goode, cherchant déjà un morceau de toile dans lequel envelopper le cadeau empoisonné.

Matthew quitta la maison de Goode et se dirigea vers la résidence Bidwell, qui se situait non loin du quartier des esclaves, mais semblait appartenir à un autre monde. Il devait se dépêcher d'aller dormir ; une rude journée l'attendait. Mais il savait qu'il aurait du mal à s'endormir pour le peu d'heures qui restaient jusqu'au matin, parce que son esprit tournerait cette dernière révélation dans tous les sens, afin d'en comprendre la signification. Oubliée, la luxure équine de Seth Hazelton : les crimes d'Edward Winston occupaient toutes ses pensées. Cet homme avait volontairement déclenché ces incendies et en avait rejeté la responsabilité – tout comme Bidwell et les autres habitants – sur Rachel et son pacte avec le diable.

Matthew était bien décidé à sonner à la porte pour entrer si cela s'avérait nécessaire, mais au dernier moment, il dévia de sa course et se retrouva sur les berges herbues de la source. Il s'assit, remonta les genoux sous son menton, et fixa la surface lisse de l'eau. Des questions s'agitaient sous son crâne, sur ce qui était et ce qui aurait pu être...

Il s'allongea dans l'herbe et, étendu sur le dos, il contempla les étoiles surgissant entre les nuages qui défilaient. Sa dernière pensée avant de sombrer dans le sommeil fut pour Rachel qui croupissait dans les ténèbres de sa prison – Rachel, dont la vie dépendait de ses actes dans les heures à venir.

Pour Rachel.



## 2

Un chœur de coqs chanta, comme autant de cors triomphaux. Matthew ouvrit les yeux et fut accueilli par une faible lueur. Au-dessus de lui, le ciel rose pâle était tacheté de nuages bordés de pourpre. Il s'assit dans l'herbe et respira l'air doux de ce qui ressemblait enfin au premier vrai matin du mois de mai.

Quelqu'un fit sonner une cloche, rapidement suivie par une deuxième, à la sonorité plus aiguë. Matthew se leva. Il entendit un homme crier joyeusement un peu plus haut dans la rue de l'Harmonie, puis s'offrit à lui un spectacle d'une rare beauté : le soleil, boule de feu dorée, se levait sur l'océan. L'astre de la création qui, par son seul contact, avait le pouvoir de réveiller la terre. Matthew leva son visage vers la lumière, tandis que résonnait une troisième cloche. Deux oiseaux se mirent à gazouiller dans l'un des chênes qui entouraient la source. Des filaments de brume matinale s'accrochaient encore au sol, mais ils n'étaient que les rejets pitoyables et condamnés des nuages d'orage qui avaient si longtemps régné sur la ville. Matthew respira l'air comme s'il avait oublié l'odeur du printemps – ce qui était le cas. L'humidité et l'odeur fétide des marais cédaient la place à une brise douce et fraîche, riche en promesses.

Pouvait-on rêver meilleure matinée pour mettre Satan en fuite ? Matthew étira les bras vers le ciel afin de permettre aux muscles tendus de son dos de se relâcher, bien qu'il allât sans dire

que dormir à la belle étoile restait préférable à une nuit en prison. Il observa le soleil mettre la brume en déroute et gagner du terrain, sur les toits, dans les cours et les champs de Fount Royal. Bien sûr, le temps clair ne durerait peut-être qu'une journée avant que la pluie revienne, il pensa néanmoins que la balance de la nature penchait dorénavant en faveur de Bidwell.

Il devait rencontrer le maître de Fount Royal ce matin. Il quitta la source et marcha jusqu'à la résidence, dont les volets étaient déjà ouverts afin de laisser pénétrer l'air frais. La porte n'était pas fermée et, ne se considérant plus tout à fait comme un visiteur, il entra sans sonner et monta directement à l'étage pour s'enquérir de la santé du juge.

Woodward dormait encore, mais Mme Nettles ou l'un des autres domestiques s'était quand même faufilé dans sa chambre pour entrebâiller les volets. Matthew approcha du lit et regarda le juge. La bouche entrouverte, le bruit de sa respiration rappelait le léger frottement de deux roues en fer rouillées, l'une contre l'autre, dans un mécanisme prêt à rendre l'âme. Derrière sa tête, des taches de sang brunâtres sur l'oreiller témoignaient de l'usage répété de la lancette du docteur Shields la nuit précédente, une tâche qui se transformait en rituel nocturne. Un pansement imbibé d'une pommade à l'odeur piquante avait été appliqué sur sa poitrine et de la graisse brillait sur ses lèvres et sur le pourtour de ses narines encroûtées de vert. Sur la table de nuit, trois bougies entièrement consumées indiquaient que Woodward avait tenté de prendre connaissance au cours de la nuit des papiers du procès, mais ces derniers, tombés du lit, gisaient sur le sol.

Matthew entreprit de ramasser les feuilles, les classant soigneusement dans le bon ordre. Quand il eut fini, il les rangea dans le coffret en bois. La partie qu'il avait emportée dans sa chambre et lue la veille au soir ne l'avait guère plus éclairé – à sa grande déception. Il fixa le visage de Woodward, la façon dont sa peau jaunie se tendait sur les os du crâne, les paupières pâles et violacées, derrière lesquelles on devinait les globes oculaires saillants. Une toile d'araignée de minuscules vaisseaux sanguins avait fait son apparition sur les ailes de son nez. L'homme semblait aussi avoir maigri depuis la dernière fois que Matthew l'avait

vu, mais il pouvait très bien s'agir d'un effet d'optique dû à la lumière. Il paraissait plus vieux aussi, la souffrance ayant creusé plus profondément les rides de son visage. Les taches de vieillesse sur son cuir chevelu étaient devenues plus sombres à mesure que la chair pâlisait. Il semblait terriblement vulnérable, aussi fragile qu'une tasse en argile. Contempler le magistrat dans cet état faisait peur à Matthew, mais il se sentait incapable de détourner le regard.

Il avait déjà aperçu le masque de la mort auparavant. Il savait donc le reconnaître, devant lui, agrippé aux traits du magistrat. Un sentiment de panique le transperça, telle une dague, et lui noua l'estomac. Il eut envie de secouer Woodward, de l'obliger à se lever, à marcher, à danser... tout ce qui s'avérerait nécessaire pour chasser la maladie. Mais, non... le juge avait besoin de repos. Il devait dormir longtemps et profondément, afin de permettre aux saignées et à la pommade d'agir. Et maintenant, l'apparition du soleil et du bon air offrait des raisons d'espérer. Oui, mieux valait laisser le juge dormir et se réveiller de lui-même – et la nature effectuer son travail réparateur.

Matthew tendit le bras et effleura la main droite de Woodward. Immédiatement, il eut un mouvement de recul, tant la peau moite lui donna l'impression de toucher de la cire. Woodward gémit doucement et battit des paupières, mais ne se réveilla pas. Matthew battit en retraite vers la porte, l'estomac toujours noué par la panique, puis sortit sans faire de bruit.

Une fois au rez-de-chaussée, il se laissa guider par le bruit des couverts raclant sur une assiette et trouva Bidwell attablé devant un petit déjeuner composé de crêpes de maïs, de pommes de terre frites et d'os à moelle.

— Ah! Voilà notre clerc, en cette matinée bénie par Dieu! s'exclama Bidwell avant de se remplir la bouche. (Il portait un costume bleu canard, une chemise aux manchettes de dentelle et l'une de ses perruques les plus recherchées et les plus bouclées. Il fit descendre sa nourriture avec une gorgée de bière de pomme et désigna d'un signe de la tête la place réservée à Matthew.) Asseyez-vous et mangez! (Matthew accepta l'invitation. Bidwell poussa une assiette de crêpes vers lui et le jeune homme en embrocha

deux avec son couteau. Puis il se servit en moelle.) Mme Nettles m'a appris que vous ne vous trouviez pas dans votre chambre quand elle a frappé. (Bidwell continua à manger tout en parlant, ce qui déclencha une avalanche de nourriture à moitié mâchée.) Où étiez-vous passé ?

— J'étais sorti, répondit Matthew.

— Sorti ! répéta Bidwell avec une nuance de sarcasme. Je le sais bien, que vous étiez sorti. Mais pour aller où et pour faire quoi ?

— Je suis allé regarder l'école en feu et j'ai passé le reste de la nuit dehors.

— Oh ! Voilà qui explique votre apparence déplorable ! (Il s'apprêtait à planter son couteau dans une pomme de terre, quand il interrompit son geste.) Une petite minute... (Il plissa les yeux.) Qu'est-ce que vous avez encore manigancé ?

— Manigancé, moi ? Vous voyez tout en noir, je crois.

— Peut-être, mais j'ai mes raisons. Dans quelle grange avez-vous pénétré par effraction cette fois ?

Matthew le regarda droit dans les yeux.

— Je suis retourné chez le forgeron, comme vous vous en doutez.

À sa déclaration succéda un silence mortel. Puis Bidwell éclata de rire. Sa lame s'enfonça dans la pomme de terre ; il la tira du plateau et poussa le reste des tubercules grillés vers Matthew.

— Je constate qu'on est en pleine forme aujourd'hui, n'est-ce pas ? Même vous, n'êtes pas assez stupide pour retourner chez Hazelton ! Non monsieur. S'il vous surprenait encore une fois, cet homme serait capable de vous enfoncer un pieu dans le derrière !

— Seulement si j'étais une jument, répliqua Matthew à voix basse avant de mordre dans une crêpe.

— Quoi ?

— J'ai dit que... que ce serait prudent... que j'évite Hazelton à l'avenir, je veux dire.

— Oui, c'est ce que j'ai entendu de plus intelligent sortir de votre bouche ! (Bidwell continua son festin, comme s'il craignait que le roi interdise toute nourriture dès le lendemain, puis il reprit la parole :) Au fait, comment va votre dos ?



— Encore un peu douloureux. Mais autrement, ça va.

— Mangez alors! Un ventre plein guérit tout. C'est ce que me disait mon père quand j'avais votre âge. Il faut dire qu'à votre âge, je travaillais sur les docks quatorze heures par jour et que voler une poire suffisait à faire mon bonheur. (Il marqua une pause pour boire à sa chope à longs traits.) Avez-vous déjà travaillé un seul jour de votre vie?

— Vous voulez parler de travail manuel, c'est bien cela?

— En existe-t-il un autre pour un jeune homme? Oui, je parle de travail manuel! Avez-vous déjà transpiré pour déplacer une pile de lourdes caisses à six mètres de là où elle se trouve, simplement parce que votre patron vous l'a ordonné? Avez-vous déjà tiré sur une corde jusqu'à en avoir les mains en sang – vos épaules n'en peuvent mais et vous pleurez comme un bébé, pourtant vous continuez parce que vous n'avez pas le choix? Avez-vous déjà frotté le pont d'un navire, à genoux, avec une brosse, puis recommencé parce que le salaud qui commande a craché par terre? Alors? J'attends votre réponse!

— Non, admit Matthew.

— Peuh! (Bidwell hocha la tête avec un grand sourire.) Moi si. Souvent! Et je n'en suis pas peu fier! Vous savez pourquoi? Parce que cela a fait de moi un homme. Et devinez qui était le salaud qui commandait? Mon père! Oui, mon propre père – qu'il repose en paix.

Il planta son couteau dans un morceau de pomme de terre avec une force telle que Matthew craignît de le voir transpercer le plat et la table. Puis il commença à mâcher en grinçant des dents.

— Votre père semble vous avoir mené la vie dure, commenta Matthew.

— Mon père venait des bas-fonds de Londres, comme moi. L'odeur du fleuve est mon premier souvenir de lui. Il connaissait les docks et tous les navires comme sa poche. Il a débuté comme docker, mais il avait un don pour le travail du bois et n'avait pas son pareil pour réparer une coque. C'est comme ça qu'il a démarré son chantier. Un bateau par-ci, un bateau par-là. Puis les commandes ont afflué et il a bientôt pu s'offrir son propre bassin

de radoub. Alors oui, il m'a mené la vie dure, mais il ne s'est pas montré plus dur qu'il ne l'était avec lui-même.

— Vous avez hérité de son affaire, alors ?

— *Hérité ?* (Bidwell lui jeta un regard méprisant.) Je n'ai rien hérité de lui, à part la misère ! Un jour que mon père inspectait une épave pour voir ce qui pouvait être récupéré — une tâche accomplie des dizaines de fois —, une section de planches pourries a cédé sous lui et il est tombé. Les genoux brisés. La gangrène s'est déclarée et, pour lui sauver la vie, le chirurgien a dû l'amputer des deux jambes. J'avais dix-neuf ans et je me retrouvais du jour au lendemain responsable de mon père, de ma mère et de mes deux sœurs cadettes, dont une d'une maigreur malade. Je me suis rapidement aperçu que, malgré ses qualités de meneur d'hommes, mon père avait fait un bien piètre comptable. Les livres de comptes, quand ils existaient, avaient été tenus de manière exécrable. Alors a commencé le défilé des créanciers qui pensaient que le chantier allait être vendu, une fois mon père alité.

— Mais vous n'avez pas vendu ? demanda Matthew.

— Oh, mais si ! Au plus offrant. Vu l'état de nos finances, je n'avais pas le choix. Mon père est entré dans une colère folle. Il m'a traité d'imbécile, de mauviette, et a juré qu'il me poursuivrait de sa haine jusqu'à la tombe et même après pour avoir osé détruire son affaire. (Bidwell fit une pause pour boire une gorgée de sa chope.) Mais j'ai remboursé toutes nos dettes. J'ai veillé à ce que ma famille mange à sa faim et j'ai acheté de quoi soigner ma sœur. Et à la fin, j'ai découvert qu'il me restait un peu d'argent. Un atelier de menuiserie de marine cherchait des investisseurs pour s'agrandir. J'ai décidé de miser tout ce qui me restait, jusqu'au dernier shilling, afin de pouvoir exercer une certaine influence sur les décisions. Le nom de ma famille était déjà connu, bien sûr. Mon plus grand problème a été de trouver plus d'argent à investir ; pour ce faire, j'ai accumulé les petits boulots et j'ai aussi tenté ma chance aux tables de jeu. Ensuite, j'ai dû me débarrasser de tous ceux qui ne voyaient pas les choses en grand comme moi, des hommes qui se laissent guider par la seule prudence et ne gagnent jamais tant ils ont peur de perdre. (Les paupières tombantes, Bidwell aspira la moelle d'un os.) Malheureusement, l'un de ces

hommes avait son nom inscrit au-dessus de l'entrée de l'atelier. Il n'avait pas les mêmes ambitions que moi. Il semblait très satisfait de son atelier de menuiserie de marine, alors que moi j'avais déjà en tête un chantier de construction navale. Il avait trente ans de plus que moi et il avait vu naître cette entreprise. Il était chez lui, mais l'avenir m'appartenait. J'ai commencé à nous trouver des chantiers pour lesquels je savais qu'il ne donnerait pas son approbation. J'ai préparé des tableaux de prévision des profits et des coûts – jusqu'au plus petit clou – et ensuite je les ai présentés aux ouvriers en leur posant la question suivante : souhaitaient-ils prendre le risque d'un avenir meilleur sous ma direction, ou préféreraient-ils poursuivre leurs activités actuelles sous celle de M. Kellingsworth ? Deux d'entre eux se sont prononcés pour mon éviction immédiate. Les quatre autres – y compris le maître dessinateur – ont voté pour la nouvelle voie.

— Et M. Kellingsworth ? (Matthew haussa les sourcils.)  
J'imagine qu'il a eu son mot à dire ?

— Au début, la colère l'a rendu muet. Ensuite... je crois vraiment qu'il s'est senti soulagé, parce que le fardeau de ses responsabilités lui pesait. Il n'aspirait qu'à une vie tranquille, loin du spectre de l'échec qui hantait ses succès. (Bidwell hocha la tête.) Oui, je suis persuadé qu'il cherchait un moyen de se désengager, mais qu'il avait besoin que quelqu'un le pousse. J'ai joué ce rôle ; je lui ai aussi racheté ses parts pour une somme tout à fait honnête, ainsi qu'un pourcentage des futures recettes – pourcentage amené à diminuer au fil du temps, bien entendu. Mais j'avais enfin mon nom sur le placard au-dessus de la porte. Mon nom, sans aucun autre. C'est comme cela que tout a commencé.

— Je suppose que votre père a été fier de vous.

Bidwell resta silencieux, mais son regard féroce valait tous les discours.

— L'un des premiers achats que j'ai effectué avec les profits dégagés a été une paire de jambes de bois, reprit-il. Des jambes de bois de la meilleure qualité qu'on puisse trouver dans toute l'Angleterre. Je les lui ai apportées. Il les a regardées. Je lui ai dit que je l'aiderais à apprendre à marcher, que j'engagerais un spécialiste s'il le fallait. (La langue de Bidwell émergea et il lécha

lentement sa lèvre supérieure.) Il a répondu qu'il n'en voulait pas... qu'il n'en aurait pas voulu, même si je lui avais acheté de vraies jambes et trouvé le moyen de les lui recoller. Il m'a dit d'aller au diable, moi et mes jambes de bois, que c'était là que méritaient de brûler les traîtres. (Bidwell respira profondément.) Et ce sont les derniers mots qu'il m'a adressés.

Matthew ne portait pas spécialement Bidwell dans son cœur, mais il ne put s'empêcher d'éprouver de la tristesse pour lui.

— Je suis désolé.

— *Désolé?* s'exclama Bidwell d'un ton sec. Pourquoi? (Il projeta son menton maculé de nourriture en avant.) Parce que j'ai réussi à la force du poignet et que je suis devenu un homme riche? Parce que j'ai bâti cette maison et cette ville, et que je suis loin d'avoir terminé? Parce que je vais faire de Fount Royal un centre du commerce maritime? Ou parce que, enfin, le temps s'est levé et que le moral de mes concitoyens va suivre? (Il planta de nouveau son couteau dans un morceau de pomme de terre et l'introduisit dans sa bouche.) Je crois, reprit-il en mâchant, que la seule chose qui vous désole est l'exécution imminente de cette maudite sorcière, parce que vous n'aurez pas l'occasion de découvrir ce qui se cache sous sa jupe! (Soudain, une pensée le frappa et provoqua une lueur malicieuse dans son regard.) Ha ha! Peut-être est-ce là que vous avez passé la nuit! Dans la prison, avec elle! Cela ne m'étonnerait pas. Le prédicateur Jerusalem m'a raconté comment vous l'avez frappé hier. (Il eut un sourire mauvais.) La sorcière a-t-elle récompensé votre geste par une petite gâterie?

Matthew posa lentement son couteau et sa cuiller sur la table. Des flammes brûlaient derrière ses yeux et son visage s'embrasait, mais il répondit froidement:

— Le prédicateur Jerusalem a ses propres projets pour Rachel. Pensez ce qui vous plaira, mais ayez conscience qu'il vous manipule.

— Mais bien sûr! Et elle ne vous manipule pas, je suppose? Elle vous tient par les couilles, oui! Je me représente la scène: elle, à genoux, et vous, tout près des barreaux... Quel spectacle!

— J'ai moi-même été le témoin d'un drôle de spectacle, la nuit dernière ! s'emporta Matthew, menaçant de perdre le contrôle de lui-même. Quand je suis allé dans le...

Il s'interrompt à temps. Il avait été sur le point de tout dévoiler à Bidwell sur l'escapade de Winston et les seaux de feu grégeois, mais personne ne le forcerait à parler avant qu'il soit prêt. La mâchoire crispée, il baissa les yeux et fixa son assiette.

— Je n'ai jamais rencontré un jeune homme avec la tête aussi farcie d'idées biscornues que la vôtre, poursuivit Bidwell plus calmement, mais sourd à ce que Matthew avait été sur le point de révéler. S'il ne tenait qu'à vous, ma ville deviendrait le paradis des sorcières, n'est-ce pas ? Vous iriez même jusqu'à vous opposer à votre pauvre mentor malade afin de sauver cette femme du bûcher ! Je vous conseille de rejoindre un monastère à Charles Town et d'entrer dans les ordres pour le salut de votre âme. Ou alors, allez faire un tour dans une maison close et baisez jusqu'à vous en faire sortir les yeux de la tête !

— M. Rawlings, lança Matthew d'une voix tendue.

— Qui ?

— M. Rawlings, répéta-t-il, prenant conscience qu'il venait de poser le pied en terrain glissant. Connaissez-vous ce nom ?

— Non. Pourquoi le devrais-je ?

— Et M. Danforth, poursuivit Matthew. Ce nom-là vous est-il connu ?

Bidwell se frotta le menton.

— Oui. Oliver Danforth est le capitaine du port de Charles Town. J'ai rencontré quelques difficultés avec lui, concernant des marchandises qui tardaient à arriver. Et alors ?

— Quelqu'un l'a mentionné dans une conversation, expliqua Matthew. Comme je n'avais jamais entendu ce nom auparavant, je me suis demandé de qui il s'agissait.

— Qui vous a parlé de lui ?

Matthew vit un labyrinthe s'ouvrir devant lui et sut qu'il devait absolument éviter d'y entrer.

— M. Paine. Juste avant que j'entre en prison.

— Nicholas, tiens donc ? (Bidwell fronça les sourcils.)  
Bizarre...

— Ah bon ?

Le cœur de Matthew manqua un battement.

— Oui. Nicholas ne supporte pas Oliver Danforth. Ils se sont disputés à propos de cette histoire d’approvisionnement et j’ai été obligé d’envoyer Edward pour négocier avec lui. Nicholas l’accompagne toujours, pour assurer sa protection en chemin, mais Edward s’est révélé un bien meilleur diplomate. Je ne comprends pas pourquoi Nicholas a jugé utile de parler de Danforth – à vous en particulier.

— Il ne s’adressait pas vraiment à moi. Je l’ai surpris à prononcer ce nom.

— Je vois, vous avez aussi de grandes oreilles, c’est bien cela? (Bidwell grogna et vida sa chope.) J’aurais dû m’en douter!

— M. Winston semble un homme précieux et loyal, risqua Matthew. Est-il depuis longtemps à votre service?

— Huit ans. Où voulez-vous en venir avec toutes ces questions?

— Simple curiosité.

— Eh bien, pour l’amour de Dieu, retenez-vous! J’en ai assez!

Il se leva de sa chaise, prêt à quitter la table.

— Accordez-moi encore une minute. S’il vous plaît, plaïda Matthew en se levant à son tour. Je jure devant Dieu que je ne vous importunerai plus si vous acceptez de répondre à quelques questions de plus.

— Pourquoi? Que voulez-vous apprendre sur Edward?

— Ce n’est pas à propos d’Edward, mais de la source.

Bidwell parut ne pas savoir s’il devait rire ou pleurer.

— La source? Avez-vous perdu l’esprit pour de bon?

— La source, répéta fermement Matthew. J’aurais voulu savoir quand et comment elle a été découverte.

— Vous êtes sérieux, n’est-ce pas? Mon Dieu, je n’y crois pas! commença à beugler Bidwell, mais brusquement il sembla s’essouffler. Vous avez gagné, admit-il. Je n’en peux plus.

— Faites-moi plaisir. C’est une si belle journée, ajouta Matthew sans se décourager. Je vous réitère ma promesse de ne plus vous ennuyer avec mes questions, si vous me racontez comment vous avez découvert la source.

Bidwell rit doucement et secoua la tête.

— Soit. Vous savez sans doute qu'en plus des explorateurs financés par la couronne, il existe des mercenaires qui entreprennent des missions d'exploration privées pour le compte d'individus ou de sociétés. J'ai embauché l'un de ces hommes et je l'ai chargé de découvrir une zone propre à l'installation d'une colonie, disposant d'une source d'eau douce et située à au moins soixante kilomètres de Charles Town. J'ai insisté sur la nécessité d'un accès maritime, mais pas forcément d'un front de mer. La présence d'un marais n'était pas un obstacle, parce que je pouvais toujours l'assécher. J'avais aussi besoin de beaucoup de bois et d'un emplacement défendable contre les pirates ou les Indiens. Une fois le lieu idéal découvert — je veux parler de l'endroit où nous nous trouvons —, j'ai présenté les résultats et les plans devant le tribunal royal. Ensuite, j'ai patienté deux mois avant d'obtenir l'autorisation d'acheter ce terrain.

— Vous l'a-t-on accordée facilement ? demanda Matthew. Ou quelqu'un a-t-il essayé de s'y opposer ?

— Les notables de Charles Town avaient eu vent de mes projets et ils ont envoyé leurs baveux pour empêcher la transaction, mais j'avais une longueur d'avance. J'avais graissé tant de pattes que j'aurais pu passer pour un pot d'huile, et j'avais même gracieusement effectué quelques travaux de dorure sur le yacht de l'administrateur colonial, afin que les badauds se retournent sur son passage lors de ses balades sur la Tamise.

— Mais vous n'aviez pas visité la région avant l'achat ?

— Non. J'ai fait confiance à Aronzel Hearn, l'homme que j'avais engagé. (Bidwell sortit sa tabatière de la poche de sa veste, l'ouvrit, et en pris bruyamment une pincée.) J'avais vu une carte, bien sûr. Cela correspondait exactement à mes recherches. Je n'avais pas besoin d'en savoir plus.

— Et la source ?

— Quoi, la source ?

La patience de Bidwell semblait s'effiloche, telle une corde frottant sur du bois fendu.

— Je sais qu'on avait dressé une carte de la région, reprit Matthew, mais qu'en était-il de la source ? Hearn l'a-t-il sondée ? Quelle en est la profondeur, et d'où vient l'eau ?

— Elle vient de... je l'ignore. Quelque part. (Bidwell prit une autre pincée.) Je sais qu'il existe d'autres sources, plus petites, aux alentours. Solomon Stiles les a vues; il s'y est même désaltéré lors de ses expéditions de chasse. Je suppose qu'elles sont toutes reliées sous terre. Quant à la profondeur... (Il s'interrompit, les doigts pinçant le tabac tout près de ses narines.) Comme c'est étrange..., ajouta-t-il.

— Quoi donc?

— Notre conversation vient de me rappeler que quelqu'un m'a déjà posé des questions similaires à propos de la source.

Immédiatement, l'instinct de limier de Matthew s'éveilla.

— Qui était-ce?

— Un arpenteur, de passage en ville. Environ un an après le début des travaux de construction. Il dressait la carte de la route entre Charles Town et ici, et voulait profiter de l'occasion pour faire celle de Fount Royal. Je me rappelle qu'il s'était intéressé à la profondeur de la source.

— Alors il a procédé à un sondage?

— Oui. Il avait été attaqué par des Indiens à quelques kilomètres de nos portes, et les sauvages l'avaient dépouillé. J'ai donc demandé à Hazelton de lui fabriquer une corde avec un poids au bout. Je lui ai même procuré un radeau, afin qu'il puisse effectuer des mesures à différents endroits de la source.

— Tiens donc, fit Matthew à voix basse, la bouche sèche. Un arpenteur sans ses outils... Savez-vous s'il a réussi à mesurer la profondeur de la source?

— Si mes souvenirs sont bons, le point le plus profond se situait à une douzaine de mètres.

— Et cet homme voyageait seul?

— Oui. À cheval. Il m'a raconté qu'il avait laissé les sauvages s'amuser avec sa sacoche, trop content de repartir avec son scalp. Il portait également une belle barbe, alors j'imagine qu'ils n'auraient pas hésité à la lui couper aussi...

— Une barbe, dites-vous? Comment était-il? Jeune ou vieux? Grand ou petit? Gros ou mince?

Bidwell le fixa d'un air interdit.



— Avez-vous perdu l'esprit? Quelle importance cela peut-il avoir, bon sang?

— J'aimerais vraiment connaître sa taille, insista Matthew.

— Eh bien... un peu plus grand que moi, je pense. Je me souviens surtout de sa barbe.

— De quelle couleur était-elle?

— Brun foncé, je crois. Grisonnante par endroits. (Il se renfrogna.) Si vous imaginez que je me rappelle tous les détails d'un homme qui n'a fait que passer voilà plus de quatre ans! Et où voulez-vous en venir avec ces questions idiotes?

— Où a-t-il logé? poursuivit Matthew, ignorant l'ire grandissante de Bidwell. Ici, chez vous?

— Je lui ai offert une chambre, mais il a refusé et a demandé qu'on lui prête une tente. Il a dormi deux ou trois nuits dehors. C'était en septembre, il faisait encore assez chaud.

— Laissez-moi deviner où il a planté sa tente: près de la source, n'est-ce pas?

— C'est possible. Et alors?

Bidwell pencha la tête de côté, des brins de tabac collés sur le pourtour de ses narines.

— Je réfléchis à une théorie, répondit Matthew.

Bidwell gloussa; on aurait dit le rire d'une femme, si soudain et si aigu que Bidwell mit la main devant sa bouche et rougit.

— Une théorie, répéta-t-il, prêt à s'esclaffer de nouveau. (En fait, il retenait si fort son hilarité que ses bajoues et son ventre gonflé de crêpes de maïs en frémissaient.) Par Dieu, que serait un jour sans une nouvelle théorie de votre part?

— Riez tant que vous voudrez, mais répondez à cette question: pour le compte de qui cet arpenteur travaillait-il?

— Pour qui? Attendez une minute, j'ai ma *théorie*! (Raillieur, Bidwell écarquilla les yeux.) Je crois bien qu'il travaillait pour le Conseil des terres et plantations! Cette administration existe bel et bien, vous savez!

— Vous a-t-il affirmé qu'il travaillait pour le Conseil?

— Bon sang, mon garçon! s'exclama Bidwell, le peu de patience qui lui restait volant en éclats. J'en ai assez entendu!

Sur ces mots, il sortit en trombe de la salle à manger. Matthew lui emboîta le pas.

— Monsieur, s'il vous plaît! interpella-t-il Bidwell qui se dirigeait vers l'escalier. C'est important! Cet arpenteur vous a-t-il donné son nom?

— Peuh! répondit Bidwell en commençant à monter les marches. Vous êtes complètement cinglé!

— Son nom, monsieur! Vous rappelez-vous son nom?

Bidwell s'arrêta, conscient qu'il ne parviendrait pas à se débarrasser d'un interlocuteur aussi exaspérant. Il se retourna vers Matthew, une flamme dans le regard.

— Non, je ne sais pas! Winston lui a servi de guide, allez lui poser la question et laissez-moi tranquille! Avec vous, Satan lui-même prendrait ses jambes à son cou! (Il pointa un doigt en direction du jeune homme.) Mais je ne vous permettrai pas de me gâcher une aussi belle journée, non monsieur! Le soleil est enfin revenu, Dieu soit loué, et dès que cette maudite sorcière aura été réduite en cendres, cette ville pourra recommencer à vivre. Alors, marchez jusqu'à sa prison et dites-lui bien que Robert Bidwell n'a jamais échoué, *jamais*, et qu'il n'a pas l'intention de commencer maintenant!

Une silhouette apparut soudain au sommet des marches. Matthew la vit le premier; devant l'expression stupéfaite du jeune homme, Bidwell tourna brusquement la tête.

Woodward s'appuyait contre le mur, sa peau d'une couleur identique à celle de sa chemise de nuit en coton tachée de bouillie. Une pellicule de sueur brillait sur son visage cireux, et dans ses yeux rougis se lisait la souffrance.

— Monsieur le juge! (Bidwell s'élança pour lui prêter un bras secourable.) Je vous croyais endormi!

— Je l'étais, confirma-t-il d'une voix rauque, bien que toute tentative de prendre la parole, même à voix basse, provoquât une intense douleur dans sa gorge. Qui peut dormir... au beau milieu d'un duel de canons?

— Je m'excuse, monsieur. Votre clerc a de nouveau réussi à me faire perdre mon calme.

Le magistrat baissa les yeux sur Matthew et, croisant son

regard, ce dernier sut ce que Woodward avait estimé suffisamment important pour le tirer du lit.

— J'ai fini de délibérer, annonça Woodward. Préparez votre plume et du papier.

— Vous voulez dire... vous voulez dire... (Bidwell parvenait à peine à se contenir.) Vous avez pris votre décision ?

— Montez, Matthew, répéta Woodward. (Puis à Bidwell :) Voulez-vous bien m'aider à regagner mon lit, s'il vous plaît ?

Bidwell aurait aisément pu le saisir à bras-le-corps et le transporter jusqu'à sa chambre, mais la bienséance prévalut. Matthew les rejoignit sur le palier et associa ses forces à celles de Bidwell. Ils escortèrent Woodward le long du couloir. Une fois de retour dans son lit et adossé contre l'oreiller taché de sang, le magistrat remercia Bidwell et lui donna congé.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais rester afin d'entendre votre jugement, protesta Bidwell qui avait déjà refermé la porte et s'était placé près du lit.

— C'est hors de question, monsieur. Tant que le jugement n'a pas été lu à l'accusée... (Woodward marqua une pause pour reprendre son souffle)... il ne doit pas sortir du tribunal. Toute autre façon de procéder est inacceptable.

— Oui, mais...

— Laissez-nous. Votre présence ne fait que ralentir notre travail. (Il jeta un coup d'œil irrité à Matthew, qui se tenait au pied du lit.) Du papier et une plume ! Maintenant !

Le clerc se retourna pour prendre le coffret qui contenait les documents, ainsi que des feuilles vierges, la plume et l'encrier.

Bidwell avança jusqu'à la porte, mais il ne put s'empêcher d'essayer d'en savoir plus avant de sortir.

— Dites-moi au moins si je dois faire couper et planter le poteau...

Woodward ferma les yeux devant le manque de respect manifeste de son interlocuteur pour les convenances. Puis il les rouvrit et concéda sèchement :

— Je vous autorise à accompagner Matthew quand il ira lire le jugement à l'accusée. Maintenant... laissez-nous, s'il vous plaît.

— Fort bien. Je m'en vais.

— Et... monsieur Bidwell... veuillez vous abstenir de traîner dans le couloir.

— Vous avez ma parole de gentleman. J'attendrai au rez-de-chaussée.

Sur ces mots, il sortit et ferma la porte derrière lui.

Woodward contempla par la fenêtre la matinée illuminée de soleil, éclaboussée d'or. Il songea qu'une journée magnifique s'annonçait. C'était déjà la plus belle matinée qu'ils aient connue en près d'un mois.

— Datez le jugement, ordonna-t-il à Matthew, bien que cela ne soit guère nécessaire. (Assis sur un tabouret près du lit, Matthew avait posé le coffret sur ses genoux, en guise d'écritoire. Il trempa sa plume dans l'encre et écrivit en haut de la feuille : *Le dix-sept mai mille six cent quatre-vingt-dix-neuf.*) Préparez le document, ajouta Woodward, le regard fixé sur le monde extérieur.

Matthew rédigea l'introduction dont il connaissait les termes par cœur, pour l'avoir fait de nombreuses fois, dans bien des affaires. Cela lui prit quelques instants et il dut retremper sa plume à plusieurs reprises. *Par décret de l'Honorable Juge Isaac Temple Woodward, nommé par le Roi, en ce jour, à Fount Royal, dans la colonie de Caroline, Concernant les accusations de meurtre et de sorcellerie détaillées ci-dessous contre l'accusée, une habitante connue sous le nom de Rachel Howarth...*

Une crampe à la main l'obligea à s'interrompre.

— Allons, fit Woodward. Cela doit être fait.

Matthew avait un goût de cendres dans la bouche. Il trempa de nouveau sa plume et cette fois, prononça les mots à haute voix à mesure qu'il les écrivait : « Concernant l'accusation de meurtre sur la personne du révérend Burlton Grove, je déclare l'accusée susdite... » Il marqua une nouvelle pause, la plume levée, prêt à entendre le jugement du magistrat. Il lui sembla que la peau de son visage s'était tendue au-delà des limites du supportable, et qu'un incendie faisait rage à l'intérieur de son crâne.

Soudain Woodward claqua des doigts. Matthew le regarda d'un air interrogateur et quand le magistrat posa un doigt sur ses lèvres et fit un geste en direction de la porte, le clerc comprit

ce qu'il essayait de lui communiquer. Matthew posa calmement son nécessaire à écriture et le coffret sur le côté, se leva de son tabouret, avança jusqu'à la porte et l'ouvrit brusquement.

Bidwell, un genou à terre, se trouvait dans le couloir, très occupé à frotter sa chaussure droite avec sa manche bleu canard. Il tourna la tête et leva les yeux vers Matthew en fronçant les sourcils, comme s'il se demandait pourquoi le clerc avait émergé aussi furtivement de la chambre du juge.

— Gentleman, mon cul! siffla Woodward entre ses dents.

— Je croyais que vous deviez m'attendre en bas, rappela Matthew à l'autre homme, qui à présent astiquait férocement le bout de sa chaussure.

Bidwell se releva avec un air indigné.

— Je n'ai jamais dit que j'allais dévaler l'escalier, n'est-ce pas? J'ai aperçu une tache sur ma chaussure!

— La seule tache, c'est celle que vous venez de faire sur votre honneur, monsieur! répliqua Woodward avec une vigueur qui démentait sa présente faiblesse.

— C'est bon! Je m'en vais. (Bidwell leva le bras afin d'ajuster sa perruque, qui s'était un peu inclinée quand il s'était relevé.) Vous ne pouvez pas m'en vouloir d'être pressé d'apprendre ce que j'attends depuis si longtemps!

— Alors il ne vous en coûtera pas de patienter encore un peu. (Woodward le congédia d'un geste de la main.) Matthew, fermez la porte. (Le clerc reprit sa place, le coffret sur les genoux, le papier, la plume et l'encrier devant lui.) Relisez-moi ce que vous venez d'écrire.

— Oui, monsieur. (Matthew respira à fond.) « Concernant l'accusation de meurtre sur la personne du révérend Burlton Grove, je déclare l'accusée susdite... »

— Coupable, compléta le magistrat en murmurant. Avec une réserve: l'accusée n'a pas commis le meurtre de ses propres mains... mais l'a provoqué par ses paroles, ses actes ou ses associations.

— Monsieur! protesta Matthew, le cœur battant la chamade. Je vous en prie! Il n'existe aucune preuve de...

— Silence! (Woodward se dressa sur les coudes, le visage déformé par une grimace où se mêlaient la colère, la frustration

et la douleur.) Je ne veux plus vous entendre à ce sujet, me suis-je bien fait comprendre? (Il regarda son clerc droit dans les yeux.) Inscrivez le chef d'accusation suivant.

Matthew aurait pu jeter la plume et renverser l'encrier, mais il n'en fit rien. Il connaissait son devoir, qu'il approuve ou non les décisions du magistrat. Ainsi, il ravala la bile amère qui montait dans sa gorge, trempa sa plume – cet instrument de destruction aveugle – et reprit la parole en écrivant :

— « Concernant l'accusation de meurtre sur la personne de Daniel Howarth, je déclare l'accusée susdite... »

— Coupable. Avec une réserve. La même que ci-dessus. (Woodward lança un regard noir à Matthew quand la main de ce dernier hésita.) J'aimerais en avoir terminé aujourd'hui.

Le jeune homme n'eut d'autre possibilité que de noter le jugement. Ses joues brûlaient de honte. Il savait pertinemment quel serait le prochain chef d'accusation.

— « Concernant l'accusation de sorcellerie... je déclare l'accusée susdite... »

— Coupable, ajouta rapidement le juge. (Il ferma les yeux et laissa reposer sa tête sur l'oreiller taché, respirant avec peine. Matthew distingua un bruit de crécelle provenant de ses poumons.) Rédigez l'introduction de la condamnation.

Matthew écrivit comme s'il était en transe.

— « En vertu des pouvoirs qui me sont conférés en qualité de Juge Colonial, je condamne par la présente l'accusée susdite, Rachel Howarth, à... »

Il leva sa plume et attendit.

Woodward ouvrit les yeux et fixa le plafond. Le silence se prolongea et l'on entendit les oiseaux chanter dans la lumière du soleil de printemps.

— Au supplice du bûcher, comme le prévoit la loi du Roi, dit Woodward. L'exécution de la sentence est fixée au lundi vingt-deux mai mille six cent quatre-ving-dix-neuf. (Il remarqua que Matthew n'avait pas bougé.) Écrivez! (De nouveau, il eut l'impression que la plume était animée d'une vie propre et les mots finirent sur le papier.) Donnez-moi ça! (Woodward tendit la main et prit le document. Il plissa les yeux et lut à la lumière

du jour qui se déversait par la fenêtre. Puis il hocha la tête en signe de satisfaction.) La plume, je vous prie.

Matthew eut la présence d'esprit – ou tout simplement la conscience professionnelle – de tremper la plume dans l'encrier et d'essuyer l'excès d'encre avant de la tendre au magistrat.

Woodward signa de son nom complet et, en dessous, ajouta son titre, *Juge Colonial*. En temps normal, on appliquait un sceau à la cire, mais le sceau se trouvait entre les mains de cette canaille de Will Shawcombe. Il rendit la feuille et la plume à Matthew qui savait ce qu'on attendait de lui. Ayant toujours l'impression de se mouvoir au sein d'une brume grise, Matthew signa à son tour, avec son titre, *Clerc du Juge*.

Ils avaient fini.

— Vous pouvez aller lire le jugement à l'accusée, conclut Woodward, se gardant bien de croiser le regard de son clerc, parce qu'il savait ce qu'il y lirait. Emmenez Bidwell avec vous, il a le droit de l'entendre aussi. (Matthew prit conscience qu'il était inutile de retarder l'inévitable. Lentement, il se leva, l'esprit embrouillé, et marcha jusqu'à la porte, le jugement à la main.) Matthew? Pour ce que cela vaut... je sais que je dois vous sembler cruel et impitoyable. (Il hésita, ravalant du pus.) Mais c'est une condamnation juste. La sorcière doit brûler... pour le bien de tous.

— Elle est innocente, réussit à dire Matthew, les yeux fixés sur le sol. Je ne peux rien prouver pour l'instant, mais j'ai bien l'intention de...

— Vous vous faites des illusions... et il est grand temps que cela cesse.

Matthew se retourna vers lui, le regard plein d'une rage froide.

— Vous vous trompez, monsieur. Rachel n'est pas une sorcière, elle n'est qu'un pion. Bien sûr, toutes les conditions pour une exécution sur le bûcher sont remplies, et la loi a été appliquée à la lettre, mais je veux bien être maudit si je reste les bras croisés pendant que quelqu'un que je sais innocent perd la vie à cause d'un jugement fondé sur des rumeurs ou des fantasmes!

— Votre tâche se limite à la lecture du jugement, l'avertit Woodward d'une voix rauque. Ni plus, ni moins!

— Je vais le lire. Et après j'irai me laver la bouche au rhum, mais je refuse de capituler! Si elle doit brûler lundi, il me reste cinq jours pour prouver son innocence et par Dieu, c'est bien mon intention!

Woodward se préparait à lancer une réplique acerbe, mais ses forces le trahirent.

— Faites ce que vous croyez devoir faire, dit-il enfin. Je ne peux pas vous protéger de votre oiseau de nuit, n'est-ce pas?

— Ma seule crainte est de voir Rachel brûler avant que j'arrive à découvrir qui a assassiné son mari et le révérend Grove. Si c'est ce qui se produit, je ne suis pas persuadé de pouvoir un jour de nouveau me regarder en face.

— Grand Dieu... (Affaibli, les yeux clos, Woodward avait à peine lâché un gémissement.) Elle vous a bel et bien ensorcelé... et vous ne vous en rendez même pas compte.

— Elle a toute ma confiance, si c'est ce que vous insinuez.

— Elle a votre *âme*. (Ses yeux s'ouvrirent; en l'espace d'un instant, ils semblaient s'être injectés de sang et enfoncés un peu plus dans leurs orbites.) J'attends avec impatience le moment où nous pourrions quitter cet endroit et rentrer à Charles Town. Retrouver enfin la civilisation et la raison. Quand je serai guéri et que j'aurai repris des forces, nous oublierons tout cela. Et quand... quand vous ne vous laisserez plus aveugler... vous comprendrez quel danger mortel vous a menacé.

Le magistrat avait commencé à radoter. Matthew devait sortir de cette pièce au plus vite. Il ne supportait pas de voir cet homme – d'ordinaire si juste, si fier – transformé en imbécile par la fièvre.

— Je m'en vais. (Mais il hésita encore à la porte de la chambre. D'un ton plus doux – il n'avait aucune raison de se montrer brutal – il demanda :) Avez-vous besoin de quoi que ce soit?

Woodward respira péniblement.

— Je veux..., commença-t-il, mais sa gorge en feu sembla s'obstruer de nouveau et il dut reprendre au début. Je veux... que tout redevienne comme avant... entre nous. Avant que nous arrivions dans cette maudite ville. Je veux rentrer à Charles Town... et poursuivre le cours de notre vie comme si rien de tout



cela n'était arrivé. (Il lança un regard plein d'espoir à Matthew.)  
Qu'en dites-vous?

Le clerc regarda les rues ensoleillées par la fenêtre. Le ciel se teintait d'un bleu radieux, mais vu son état d'esprit, il aurait tout aussi bien pu pleuvoir à torrents là-dehors. Il savait ce que le magistrat voulait entendre. Il savait que même un mensonge l'apaiserait.

— J'aimerais qu'il en soit ainsi, monsieur. Mais vous et moi savons que cela ne sera pas. Je suis peut-être votre clerc... Vous êtes mon tuteur et je vis sous votre toit... mais je n'en suis pas moins un homme. Si je renonce à me battre pour la vérité telle que je la conçois, quel genre d'homme cela fait-il de moi? Certainement pas celui que vous m'avez appris à être. Alors... vous me demandez quelque chose que je suis incapable de vous donner, Isaac.

S'ensuivit un long silence embarrassé. Puis le magistrat rassembla le peu de voix qui lui restait :

— Laissez-moi.

Matthew sortit, l'odieux jugement à la main, et descendit rejoindre Bidwell qui l'attendait.